

Le choix est déterminant entre conditionnement évasif ou culture expérimentale

Parce qu'il situe sa réflexion au plus près de la réalité du métier, Jean Roucaute renvoie les enseignants à leur propre culture pédagogique, à leurs propres pratiques d'experts. Il suggère à quel point la connaissance professionnelle, composite et hétérogène est trop souvent soumise au sens commun hérité d'une formation académique qui fait peu cas des compétences d'investigation et de conceptualisation de l'expérience.



Illettrismes

De multiples débats ont dévoilé une crise de l'école qui, entre autres, isole environ 15 % d'illettrés à la fin de l'école élémentaire, globalement destinés à rester handicapés sociaux, voués à l'exclusion, à l'économie souterraine et à la violence. L'accord est moins évident sur les causes, comme sur les solutions, préventives à l'école élémentaire ou palliatives au collège.

Par ailleurs on constate une crise après-bac : échecs en début du supérieur, difficultés au passage études-vie active, particulièrement par une certaine incompétence à « transférer » des acquis scolaires dans la vie active. On y ajoute des difficultés d'expression, de communication et de relations, ainsi qu'un développement de consommation de drogues, et surtout la spécificité

Jean Roucaute est enseignant à la retraite ; éducateur praticien-expérimentateur il a participé à l'animation de stages d'investigation et de conceptualisation de l'expérience dans divers groupes départementaux ; il a été responsable du « Centre de Recherches et d'Échanges Universitaires de l'ICEM » ; il est encore DDEN.

française des médicaments anti-stress, manifestement liée à un genre de vie français. Les deux crises me semblent avoir un fondement commun aboutissant à un illettrisme précoce ou reporté en « illettrisme distingué ». En effet, de nombreux adultes ont un vocabulaire imprécis, confus, ce qui leur rend difficile la compréhension d'un mode d'emploi ou d'un texte d'usage courant. Ce qu'on peut illustrer par diverses observations sur des spécificités de l'école élémentaire, rapprochées de constats chez les bacheliers.



Méritocratie et motivations

La suppression des « privilèges » a favorisé et généralisé l'esprit concours : réussir **devant les autres** est devenu la motivation essentielle. Mais cela suppose un bon tiers de « mauvais » pour valoriser un petit tiers de « bons » : c'est une sélection par l'échec (« qui doit survivre ? » questionne un « bon auteur » américain !). Tout avantage initial étant cumulatif il y a une stabilité du classement.

L'utilisation en pédagogie Freinet de « brevets » à passer quand on est prêt n'a pas ce défaut.

Le système « modèle présenté par le maître, à imiter », avec vérification et notation sur des contrôles (contre-rôles), souvent à l'improviste, favorise les élèves dociles et disponibles à ce « jeu », et renforce l'effet de l'avantage initial. Il dépersonnalise les apprentissages en conditionnant l'élève au maniement d'une technique non « finalisée » (lire, oui mais quel genre de lecture ? Pour quelle communication ? il n'est pas possible d'évacuer le contenu de la lecture pour analyser les motivations). Il favorise les textes « exotiques » traitant de sujets étrangers à certains élèves et les obligeant à « inventer » un sens aux mots et constructions, par connotations ou fantasmes, ce qui les accoutume aux irréalismes (sauf ceux qui ont un milieu plus « riche »). On retrouve ces inventions plus tard (voir les non-distinctions réalisées par les adultes entre république, démocratie, votes, élections etc., interchangeables dans le flou).

Indéterminisme et normativité

D'autre part, une critique de « la science », et les progrès d'une conscience de la complexité du monde, ont cultivé une sorte de scepticisme épistémologique favorisant un indéterminisme absolu (« si ça se trouve ! »).

Cela se traduit par le non-enseignement des sciences humaines, tandis que les enquêtes s'inquiètent d'une présentation dogmatique des sciences physiques. La langue est présentée comme une suite de normes et non comme un outil de communication. La base livresque remplace l'apprentissage d'une expression-communication, ces textes relèvent de l'évasion (besoin de rêves, explique un ancien ministre, alors que le rêve exclut une logique causale nécessaire à l'action), escamotage de l'apprentissage des causalités nécessaires à l'élaboration de projets et à leur mise en oeuvre, refus d'une initiation à la coopération et au travail en équipe.

Ces « techniques de vie », ces habitudes de « s'y prendre » pour décider et agir, se retrouvent dans les handicaps à une bonne formation supérieure (difficultés du travail en équipe, des enquêtes de terrain, de la maîtrise du temps, et surtout flou des vocabulaires).

En particulier, l'habitude de raisonner par normes permet de se contenter de porter des jugements sur tout, sans chercher à comprendre les dynamiques en cause, et de se passer ainsi des sciences humaines et sociales, remplacées par des constructions irréalistes et vaines.

École de la vie ou école en vase clos

L'école apparaît comme un monde séparé de la vie quotidienne ; deux exemples :

À l'école élémentaire : une élève de CM à Dunkerque, dont le petit frère a failli se noyer lors d'une haute marée « j'ai eu 10/10 en géographie en recopiant le résumé de mémoire..., mais à l'école la marée c'est pas de l'eau, c'est une histoire entre la Terre et la Lune, je ne m'en souviens plus, cela fait 15 jours qu'il y a eu interrogation » ; un élève de CM en Dauphiné « chez nous les sommets sont en haut, à l'école il y en a partout sur le tableau ».

Sur le campus universitaire : des étudiantes sont soignées pour lésions aux yeux après avoir mélangé de « l'alcali » et du « fumant » pour un « bon nettoyage » ; elles n'ont pas conçu qu'il pouvait y avoir un rapport entre la « chimie de l'école » et des produits ménagers ; de nombreux enseignants se trouvent en découvert à leur banque, faute de suivre leurs comptes, mais n'imaginent pas que, pour cela, ils pourraient utiliser « les équations » qu'ils ont apprises en maths au collège.

Intéressons-nous de la même façon aux égarements des moyennes :

Les statistiques ne sont pas enseignées mais constamment utilisées : le QI est basé sur un repère 100 correspondant à un taux de réponses justes de la moitié + 1, donc lié au choix de

l'échantillon et à sa « culture ». La « docimologie » n'est pas enseignée mais on demande à tous les enseignants de produire des « notes » chiffrées, permettant, dans un ballet de coefficients, diverses moyennes utilisées pour progresser dans un cursus !

En didactique, on considère que certaines progressions sont nécessaires dans l'apprentissage d'une « matière », mais on admet qu'une bonne note dans une autre matière puisse compenser, par une moyenne, une insuffisance notoire ! Quand se fait alors le rattrapage ? Cela n'aboutit-il pas, *in fine*, à une médiocrité en de nombreuses matières ? À quelles justifications didactiques correspondent les réunions de concertation entre correcteurs pour rester dans les « moyennes » ? Et qui retournerait chez un garagiste qui ne serre les boulons que de deux roues sur quatre ? !

Abstraction = confusion

La normativité est devenue une habitude : on parle tous les jours des « normales saisonnières » qui sont des... moyennes, alors qu'une norme relève d'une décision (et donc d'un



pouvoir) réglementaire, ce qu'illustrent les écoles « normales ». Partout on remplace des constats expérimentaux par des souhaits, des désirs, des envies, des fantasmes, qu'on veut ériger en « normes » dans un volontarisme délirant qui aboutit, certes, à l'impuissance, mais, surtout, aux désillusions et recours aux rêves. Ce que l'on peut constater dans la sphère politique.

Dans l'expression, cela se traduit par une inflation d'abstractions ; car chacun peut mettre, derrière, les connotations qui le concernent, et, dans la confusion transactionnelle que cela crée, cela permet à ceux qui ont la « parole » de tromper ceux qui écoutent. Ainsi, que veut dire parler de « liberté » ? Liberté de penser, d'entreprendre, de tuer, de violer, de porter un voile etc. : où se trouvent les points communs à toutes ces « libertés » qui justifieraient une attitude commune dans la vie quotidienne ? Qui veut l'une veut-il aussi les autres ? Cela ne facilite que des slogans agglomérant des troupes hétéroclites qui ne satisfont que leurs meneurs-organiseurs. L'histoire en fourmille d'illustrations.

Cela révèle l'importance de la langue utilisée pour communiquer, y compris en mathématiques et en sciences ; particulièrement en sciences humaines et sociales, où on continue de confondre les « lois naturelles » (édictees par un dieu de circonstance ?) et celles édictees par des « mandataires » ou élus, et qui peuvent être irréalistes et jamais appliquées. Présenté autrement, qu'est-ce qu'apprendre une langue par « tâtonnement expérimental » ? Qu'expérimente-t-on dans ce cas ? La non-confusion dans l'échange et la communication. Comment cela se manifeste-t-il ?



De multiples innovations didactiques réinventées

Pourtant, au xx^e siècle, de nombreuses innovations scolaires ont été élaborées, testées et pratiquées. Pourquoi faudrait-il toujours réinventer ce qui a été éprouvé ? Parce que la majorité des « clercs » est formée par des formateurs majoritairement conditionnés par une tradition... établie pour les nobles transformés en courtisans (l'âge d'or classique). Certes, on y a surajouté les sciences physiques nécessaires aux arts de la guerre de l'époque napoléonienne !

L'éducation n'est pas encore devenue un enjeu « républicain » pour former des êtres capables de comprendre et décider de leur sort. Le peuple s'embourgeoise culturellement et se « technicise » professionnellement... tout en s'évadant selon ce que lui permettent ses revenus. Dans ce cas la dictature majoritaire favorise l'immobilisme et entrave la mise en oeuvre des techniques éducatives rendues possibles par les progrès des sciences, particulièrement cognitives, sociales et humaines. Seule devient possible la demande d'un droit à l'expérimentation locale !

Mais cette expérimentation d'une culture expérimentale (!) ne peut être efficace que si elle commence par l'apprentissage expérimental de la langue courante, afin d'éviter toutes les formes d'illettrisme (d'incompréhension des formulations), associé à celui des causalités complexes qui, seul, permet de comprendre le « sens » d'une expression.

Cela ne peut qu'être favorisé par les échanges de pratiques éducatives, et surtout la dénonciation des

dangers du conditionnement évanescent. Pour cela les récentes manifestations montrent qu'on peut s'appuyer sur les associations de parents et d'élèves, à condition d'élucider avec eux les causes réelles de la « crise » du système scolaire, et, particulièrement de l'école élémentaire et de la formation essentiellement académique de ses professeurs.

Et l'on pourrait remplacer le technicisme d'apprendre à lire, écrire, compter, par l'entraînement à observer, nommer, communiquer, mettre en oeuvre, seul et à plusieurs.

Jean Roucaute
Avril 2005

La rédaction du *Nouvel Éducateur* a demandé à Jean Roucaute une bibliographie, sa réponse nous paraît intéressante à porter à la connaissance de nos lecteurs :

Sans recours à de nouvelles lectures (inépuisables !) chacun peut mettre des exemples derrière chaque remarque, à partir de son expérience, de l'observation de son entourage, ou des informations quotidiennes. Comment en est-on arrivé là ? Cela supposerait une étude historique fournie. Mais tout « jugement » sur le passé ne relève que d'une « nouvelle norme », discutable et vaine. Par contre, les enchaînements de causalité vérifiés et réutilisables peuvent être utiles : la situation a ses dynamiques internes dont certaines sont des leviers pour qui veut mettre en oeuvre des choix personnels, les élucider, et éventuellement coopérer avec ceux qui les partagent. Cela suppose d'abord des échanges pour une élucidation coopérative.